LA DERNIÈRE NUIT DU RAÏS DE YASMINA KHADRA

Un roman sur

Par Zineddine Sekfali

***Selon plusieurs médias français, la prochaine rentrée littéraire sera marquée en France par le nouveau roman de Yasmina Khadra, intitulé* La dernère nuit du Raïs.**

Ce roman que je n'ai pas lu, parce qu'il n'est pas encore sur les étals des librairies d'Alger, mais dont les médias ont révélé sinon le contenu du moins la trame générale, est, au-delà du talent littéraire confirmé de son auteur, prometteur à un triple point de vue. D'abord, l'auteur innove en présentant, sous une forme romancée, la vie d'un despote que nous croyions bien connaître, mais à propos duquel nous avons découvert, stupéfaits, ces trois dernières années, des choses à peine croyables.

Or, il semble que ce livre contienne d'autres révélations surprenantes, des scoops sur l'homme Mouamar Kadhafi, sur sa jeunesse, sur le coup d'Etat militaire qu'il a fomenté alors qu'il n'était que lieutenant contre un vieux monarque et une monarchie moyenâgeuse, immobile et renfermée sur elle-même. On espère aussi y trouver quelque explication logique à la longévité de ce raïs resté au pouvoir durant trois décennies, sur les hauts et les bas de sa «gouvernance», sur les faits et gestes de cet homme d'Etat si peu commun, sur ses esclandres hors normes et totalement décalés par rapport aux us et coutumes diplomatiques, sur ses accointances avec des mouvements interlopes et des mouvances déviantes, ainsi que sur ses conceptions politiques dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles étaient bien originales. Du même coup, ce roman fait prendre à son lecteur conscience de l'existence de l'épais halo de mystère qui entoure toute dictature, depuis sa naissance, en passant par son institutionnalisation constitutionnelle ou sa consécration par le recours au scrutin universel, jusqu'à sa chute et sa disparition dans des conditions généralement sanglantes. On constate en effet qu'en général, les dictatures s'installent et disparaissent, en respectant un certain «parallélisme des formes». Tout le monde connaît ces adages : celui qui prend le pouvoir par la force de la baïonnette, le quittera par la force de la baïonnette, et celui qui gouvernera par l'épée mourra par l'épée… Ce roman, et c'est là sa seconde particularité, a le grand mérite de briser un inexplicable tabou culturel. Yasmina Khadra a en effet osé, ce qui pour d'autres est un blasphème inexpiable, faire parler en le présentant comme un autocrate violent, un ancien chef d'Etat qui a péri dans des conditions particulièrement dramatiques. En terre d'islam en effet, une tradition, au demeurant discutable, veut ou plus exactement exige que l'on respecte le «wali el amr», en toutes circonstances. Lorsque celui-ci meurt de mort violente, il est très rare qu'on s'attarde sur les circonstances et les détails précis de sa mise à mort. Est-ce par pudeur, par crainte de la mort, ou pour d'autres raisons ? N'est-ce pas parce que «toute vérité n'est pas bonne à dire» ? C'est possible, mais on ne peut rien affirmer. Sur ce chapitre, les hommes du culte se montrent les plus réservés, doutant de l'utilité qu'il y aurait à rapporter dans le détail, ce genre d'événements sanglants. Pour illustrer cette réserve des religieux, rappelons qu'il est encore recommandé aux croyants de ne pas insister sur le fait, pourtant historiquement vérifié, que trois des quatre califes orthodoxes sont morts assassinés. Omar fut tué en 644 à Médine, à l'intérieur d'une mosquée, Athman a été massacré en 656 par une foule en furie, à proximité d'une mosquée de Médine, et Ali a péri en 661 dans un guet-apens qui lui avait été tendu à Koufa.

Il importe par ailleurs de remarquer que dans le roman *La dernière nuit du Raïs*, le narrateur et le personnage ne forment qu'une seule et même personne.

Le «je» du narrateur est dans le même temps, d'une part celui de Yasmina Khadra, intellectuel algérien, et d'autre part celui de Mouamar Kadhafi, ancien autocrate libyen. La voix d'outre-tombe que l'on entend est donc une voix double. Dans ce roman, Yasmina Khadra, à l'instar d'un comédien de haut niveau du théâtre ou du cinéma, s'est entièrement glissé dans le corps et l'esprit d'une personne qui a réellement existé. Grâce à cette usurpation d'identité qui n'est bien sûr qu'une fiction romanesque, Khadra a tenté de comprendre la psychologie du personnage du roman en question, d'analyser sa pensée, sa manière d'agir et de réagir dans la vie quotidienne privée et publique, tout en dévoilant ses faiblesses, ses défauts et ses vices. Tel était Kadhafi. Telle la compréhension de l'écrivain narrateur, de la personnalité aux multiples facettes du raïs Kadhafi. C'est dire que le roman de Yasmina Khadra est attendu en Algérie, avec beaucoup d'impatience par ceux qui l'apprécient pour son courage, son talent, son style, son écriture et son esprit créatif. Mais il est, hélas, aussi attendu par ceux qui se sont mis dans la tête que Mouamar Kadhafi est un héros et un martyr. Ceux-là sont en train de fourbir leurs réquisitoires et leurs anathèmes contre l'écrivain.

C'est qu'ils adorent les autodafés et se réjouiraient de clouer au pilori tout écrivain qui pense autrement qu'eux. Assurément, ces procureurs et inquisiteurs seraient mieux inspirés, s'ils sont réellement convaincus de la justesse de la cause qu'ils défendent, de prendre leurs plumes et d'entreprendre la rédaction de la biographie de leur champion. On n'en est pas à une biographie apologétique et à des écrits dithyrambiques, sur tel ou tel «grand» de ce monde. Les lecteurs d'abord, l'Histoire ensuite, les jugeront !

J'ai trouvé dans un journal littéraire électronique, ces belles phrases extraites des *Dernière nuit du Raïs* : «Quand J'étais enfant, il arrivait à mon oncle maternel de m'emmener dans le désert. Pour lui, plus qu'un retour aux sources, cette excursion était une ablution de l'esprit. J'étais trop jeune pour comprendre ce qu'il cherchait à m'inculquer, mais j'adorais l'écouter. Mon oncle était un poète sans gloire et sans prétention, un bédouin pathétique d'humilité qui ne demandait qu'à dresser sa tente à l'ombre d'un rocher et tendre l'oreille au vent surfant sur le sable, aussi furtif qu'une ombre. Il possédait un magnifique cheval bai, deux sloughis alertes, un vieux fusil avec lequel il chassait le mouflon, et •savait mieux que personne piéger la gerboise, prisée pour ses vertus médicinales, ainsi que le fouette-queue, qu'il revendait au souk, empaillé et verni. Lorsque tombait la nuit, il allumait un feu de camp et, après un repas sommaire et un verre de thé trop sucré, il se laissait absorber par ses rêveries. Le regarder communier avec le silence et la nudité des regs, c'était pour moi un instant de grâce.» Il est évident que celui qui «parle» ici, c'est plus l'intellectuel et l'artiste Mohamed Moulessehoul dit Yasmina Khadra, natif du Sud algérien, que l'ex-Raïs de la défunte Jamahiriya libyenne. Par contre, dans les courtes phrases ci-après : «Longtemps j'ai cru incarner une nation et mettre les puissants de ce monde à genoux. J'étais la légende faite homme. Les idoles et les poètes me mangeaient dans la main. Aujourd'hui, je n'ai à léguer à mes héritiers que ce livre qui relate les dernières heures de ma fabuleuse existence. Lequel, du visionnaire tyrannique ou du bédouin indomptable, l'Histoire retiendra-t-elle ? Pour moi, la question ne se pose même pas puisque l'on n'est que ce que les autres voudraient que l'on soit», c'est bien clairement Mouamar Kadhafi qui parle par la bouche de Y. Khadra. Il fait le bilan de sa vie, s'interroge à propos de lui-même, et s'en remet au jugement de l'Histoire. L'éditeur du livre a ajouté à la citation ci-dessus, l'observation suivante : «Avec cette plongée vertigineuse dans la tête d'un tyran sanguinaire et mégalomane, Yasmina Khadra dresse le portrait universel de tous les dictateurs déchus et dévoile les ressorts les plus secrets de la barbarie humaine.» J'imagine que cette remarque va faire jaser tous ceux qui ont fait de la révolution permanente, par définition imparfaite et inachevée, leur profession. Elle va sans doute aussi énerver tous ceux qui ont fait du nationalisme arabe leur idéologie indépassable, alors que tout le monde sait que les Arabes ont liquidé le nationalisme arabe en 1992, quand ils ont fait partie d'une coalition militaire conduite par l'Occident contre un pays arabe. Le troisième point qu'il importe de souligner, c'est que ce roman de Yasmina Khadra n'est point, contrairement à ce que l'on pourrait croire, d'un genre inédit ou nouveau. Ce n'est pas un roman isolé, unique en son genre.

Au contraire, il s'inscrit dans la grande tradition latino-américaine du «roman de la dictature», genre littéraire presque centenaire, qui a gagné ses lettres de noblesse, avec de prestigieux écrivains de langue espagnole, dont deux prix Nobel de la littérature, en l'occurrence Gabriel Garcia Marquez et Mario Varga Llosa. Avec son roman *La dernière nuit du Raïs*, Y. Khadra inscrit ainsi son nom sur la liste des grands écrivains latino-américains qui ont développé ce genre de romans, au grand bonheur des lecteurs et pour la gloire de la culture universelle.

Espérons que d'autres écrivains du monde arabe, d'Orient, d'Afrique et d'Asie, suivront l'exemple de Khadra et écriront des romans à propos de leurs dictatures respectives. Entre dictateurs encore en vie et dictateurs morts, ce n'est en effet pas la matière qui manque ! La liste de ces «héros» d'un genre spécial n'est, hélas, que trop longue. Le roman de la dictature est né et s'est développé en Amérique du Sud, région du monde jadis féconde en coups d'Etat et en dictatures militaires et civiles. La dictature est un régime si inhumain, si tragique, si difficile à comprendre, qu'elle échappe à l'entendement. Elle demeure pour la raison humaine, un mystère. En écrivant cette phrase, je pense en particulier à ces grands prédateurs européens de l'humanité que furent Hitler, Staline, Franco, Mussolini et Salazar. Aujourd'hui encore, on reste stupéfait devant les horreurs commises par ces hommes, qui se sont fait pour religion «le monothéisme du pouvoir», pour reprendre une expression inventée par l'un des écrivains latino-américains.

Le roman genre littéraire mêle étroitement la fiction romanesque à la nature brutale de l'homme, la rendant acceptable, d'une certaine manière. Le roman est probablement le meilleur moyen pour exposer, analyser, étudier et faire apparaître les ressorts qui font qu'il existe des dictatures et qui font que des peuples soient soumis à des dictateurs. Les écrivains sud-américains ont excellé dans ce genre littéraire. Quatre grands romans méritent, à mon avis, d'être cités dans cette contribution.

Le premier roman a pour titre *L'automne du patriarche* (1075). Il a pour auteur le Colombien Gabriel Garcia Marquez (1927-2014), prix Nobel de littérature en 1982. L'écrivain relate la tyrannie qu'un vieux général, inculte et illettré, perclus de maladies, en fin de vie, en un mot une sorte de zombie, mais qui continue à exercer une dictature implacable, dans un pays pauvre et un peuple arriéré et misérable.

On ne connaît pas le nom de ce général, mais tout le monde le surnomme «El Macho». Le dictateur nie sa maladie, refuse sa vieillesse. Il est dans le déni absolu. D'où son irascibilité maladive. D'où aussi un redoublement des actes arbitraires et un renforcement de la répression. Ce valétudinaire grabataire sent bien que sa fin est proche, mais ne peut accepter cela. Il nous rappelle ce roi personnage principal de la pièce de théâtre intitulée *Le Roi se meurt* écrite par l'auteur franco-roumain Eugène Ionesco et créée pour la première fois fin décembre 1962. Face à sa femme et à son médecin personnel qui viennent de lui annoncer sa mort imminente, ce roi despotique, vieillard cacochyme, s'écrie plein d'effroi : «… Je me porte bien ! Vous vous moquez ! Je ne mourrai que quand je voudrai ! Je suis le roi, c'est moi qui décide !» Si l'homme angoisse naturellement devant la mort, qui est pourtant inéluctable pour tout mortel, l'homme de pouvoir réagit contre elle avec colère. Il y voit une atteinte à son omnipotence, un défi à son pouvoir sans limite et en conséquence, s'insurge contre elle.

D'où aussi toutes les précautions prises pour que personne ne sache qu'il est bien mal en point et que sa fin est proche. Parmi les mesures qu'on prend ou fait prendre pour que le secret soit bien gardé, il y a le recours à des «doubles», à des sosies que l'on montre au public, à certains moments, dans certains endroits, pour faire accroire au peuple que le grand chef tient bon les rênes du char de l'Etat et que chacun peut vaquer à ses affaires en toute tranquillité.

Yasmina Khadra a en effet osé, ce qui pour d'autres est un blasphème inexpiable, faire parler en le présentant comme un autocrate violent un ancien chef d'Etat qui a péri dans des conditions particulièrement dramatiques. En terre d'islam en effet, une tradition, au demeurant discutable, veut ou plus exactement exige que l'on respecte le «wali el amr», en toutes circonstances. Lorsque celui-ci meurt de mort violente, il est très rare qu'on s'attarde sur les circonstances et les détails précis de sa mise à mort.

C'est dire que le roman de Yasmina Khadra est attendu en Algérie, avec beaucoup d'impatience par ceux qui l'apprécient pour son courage, son talent, son style, son écriture et son esprit créatif. Mais il est, hélas, aussi attendu par ceux qui se sont mis dans la tête que Mouamar Kadhafi est un héros et un martyr. Ceux-là sont en train de fourbir leurs réquisitoires et leurs anathèmes contre l'écrivain.